

Inauguration du monument élevé à la mémoire du chanoine **Hippolyte Coste** botaniste, à Saint-Paul des Fonts, Aveyron, le mardi 16 août 1927.

Discours de M. Emile Borel, Membre de l'Académie des Sciences.

Mesdames,
Messieurs,

L'Académie des Sciences a considéré comme un devoir de répondre à l'invitation de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron et de se faire représenter à l'inauguration du monument de l'éminent botaniste que fut le chanoine Hippolyte Coste. Elle avait même désigné deux de ses membres pour assister à cette cérémonie. Malheureusement, mon confrère Henri Lecomte se trouve retenu loin de nous et m'a chargé de vous exprimer ses regrets de n'avoir pu venir. Son absence est d'autant plus regrettable que, membre de la section de botanique, il était particulièrement qualifié pour parler avec compétence du savant dont nous honorons la mémoire. Mais il a bien voulu me communiquer les pages qu'il avait préparées à l'intention de cette cérémonie et, avec son autorisation, j'y ai fait de très larges emprunts.

Hippolyte Coste, né à Balaguier - Saint Sernin, manifesta pour l'étude, dès son enfance, des dispositions remarquables qui décidèrent sa famille à le confier au petit séminaire de Belmont où il eut l'occasion d'avoir entre les mains ses premiers livres de sciences naturelles dont la lecture fit éclore ses goûts innés pour la botanique.

Entre les diverses branches des sciences naturelles, la botanique, j'entends la botanique champêtre, est la plus directement attrayante, à la fois par l'abondance des matériaux qui s'offrent partout à l'étude et par la simplicité de l'outillage qu'elle nécessite.

Comment n'en serait-il pas ainsi, en particulier, dans une région située entre le plateau central et le pays méditerranéen, où, pour la plus grande satisfaction des botanistes, viennent s'affronter deux flores distinctes, d'une part celle des régions montagnardes, et d'autre part celle des régions méditerranéennes, cette dernière s'établissant en colonies plus ou moins nombreuses sur les pentes chaudes et dans les gorges profondes des Causses.

Cette flore spéciale des Causses calcaires et dolomitiques de l'Aveyron n'a pas manqué de solliciter l'attention des botanistes et le premier en date fut sans doute ce Jean Bernier qui, dès le milieu du XVII^e siècle vint s'établir comme médecin à Espalion et se proposa dans ses tournées rurales, d'acquérir la connaissance des plantes du pays. Ses récoltes sont consignées avec l'indication des localités au-dessous des pages d'un exemplaire du Livre de Lobel sorti en 1591 des presses célèbres de l'imprimeur Plantin, d'Anvers. Cet exemplaire, annoté par Jean Bernier, est, paraît-il conservé à la Bibliothèque de Rodez.

Après Bernier, il faut citer Bonaterre, le docteur Richard, les frères de Barrau, Mazuc et, surtout le docteur Bras qui réalisa un progrès notable en publiant un catalogue des plantes vasculaires de l'Aveyron. L'abbé Revel, auteur d'un Essai de la Flore du Sud - Ouest de la France peut encore être cité, mais le plus notable botaniste aveyronnais fut, sans contredit, le chanoine Coste.

Dès son entrée au petit séminaire de Belmont et dès ses premières herborisations qui l'enthousiasmèrent, il eut le désir très vif de faire l'étude de la Flore de Rouergue et à sa sortie du grand Séminaire de Rodez en 1884, sur les conseils de l'abbé Revel, il se décida à commencer la constitution d'un herbier personnel pour fixer ses études et ses découvertes.

Successivement, surveillant au petit séminaire de Belmont, professeur à Villefranche - de-Rouergue, vicaire à Montclar, dans ces divers postes, il consacrait tous ses loisirs à la recherche et à l'étude des plantes de la région.

A l'occasion d'une visite pastorale du cardinal Bourret, évêque de Rodez, il fut présenté à ce prélat éclairé, qui, désireux de favoriser des dispositions si heureuses et si marquées pour

l'étude, lui assigna, malgré ses objections, un séjour à Toulouse pour suivre les cours de l'Institut Catholique. Mais l'Abbé Coste se sentit, comme il l'avait prévu, dépaysé loin de son pays natal, loin surtout de la nature dont l'étude le passionnait. Ce n'est pas dans les livres qu'il voulait étudier ; il préférait le grand livre ouvert à tous, mais où si peu ont le privilège de pouvoir déchiffrer des choses nouvelles. Au bout de quelques mois, il obtint de ses supérieurs d'être autorisé à reprendre sa place dans le clergé de l'Aveyron, d'abord comme vicaire de Sainte-Eulalie de Cernon et, ensuite comme suppléant d'un curé octogénaire qu'il remplaçait au bout de quelques mois.

C'est donc dans ce petit village que pendant trente années consécutives s'est écoulée presque toute sa double carrière de prêtre et de botaniste. Je n'ai pas à parler de la première : il me sera cependant permis, ayant depuis mon enfance passé à Saint-Paul des Fonts la plus grande partie de mes vacances, de lui rendre ce témoignage qu'il sut inspirer à tous, non seulement les sentiments d'admiration que justifiaient sa science et son ardeur au travail, mais aussi les sentiments de respectueuse affection que méritaient l'élévation de son caractère, ses vertus et sa bonté. Tous les habitants, sans exception, aimaient leur curé et en étaient fiers.

Il était devenu membre de la Société Botanique de France dès 1885, et avait pris part, en 1886, à la session extraordinaire que cette société avait tenue à Millau. Dans plusieurs communications, il eut l'occasion de se révéler comme un botaniste enthousiaste, connaissant admirablement la Flore du pays. Dans l'une d'elles, intitulée : *Mes herborisations dans la vallée du Rance*, il faisait d'abord un tableau fidèle de la topographie et de la constitution géologique du pays et fournissait une liste importante des plantes récoltées avec l'indication précise des localités.

A partir de 1886, il resta en communications fréquentes avec Malinvaud, secrétaire général de la Société, lui-même originaire du Tarn. Rien de plus intéressant que la lecture de cette correspondance dans laquelle l'Abbé Coste se révèle tout entier. Il s'y montre, de façon constante, préoccupé de divers problèmes de botanique qui se sont offerts à ses méditations au cours de ses travaux. La plupart de ses lettres contiennent des renseignements intéressants sur des plantes nouvelles ou peu connues rencontrées dans des excursions récentes et, souvent, des discussions serrées relatives à des plantes litigieuses dont il avait poursuivi l'étude sur place, en pleine nature, et non pas seulement dans les herbiers. Cette correspondance met vivement en lumière la manière dont il savait partager sa vie entre les devoirs de son ministère et sa passion pour la science.

L'activité botanique d'un chercheur tend peu à peu à s'émousser quand elle se trouve limitée à un territoire restreint. Aussi, l'Abbé Coste ne tarda-t-il point à étendre ses investigations au dehors du Rouergue jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. L'étude des plantes hybrides de la région, la recherche des stations convenant aux diverses plantes vinrent en même temps fournir un nouvel aliment à son activité. C'est alors qu'il conçut le projet de préparer une Flore Descriptive des plantes de l'Aveyron, projet dont il fut détourné par d'autres travaux, mais qu'il ne cessa cependant pas de caresser jusqu'à son dernier jour. Déjà il avait, sur la demande de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, et sous une forme presque anonyme, rédigé et publié la deuxième partie de l'Essai sur la Flore du Sud-Ouest de son ami l'Abbé Revel.

Dans ses méditations solitaires, eut-il l'occasion d'envisager certaines questions générales comme celles que soulève la notion *d'espèce* ?

C'est vraisemblable, car avec la connaissance profonde qu'il avait acquise, par lui-même de la Flore de notre pays, il était mieux armé que tout autre pour aborder ce difficile problème. En tout cas, il avait accordé à la question spéciale de « petites espèces » ou « espèces jordaniennes », une attention particulière et il n'avait sans doute pas manqué de se faire une conviction personnelle sans en écrire cependant les raisons. Bornons-nous à constater en passant que, dans la préparation et la rédaction de la *Flore Descriptive et illustrée de la*

France, il a cru devoir s'en tenir à l'espèce linéenne, c'est-à-dire à l'espèce large dont la diagnose peut tenir dans une phrase courte.

Vers 1895, il fut séduit par l'idée d'aller pendant quelques années à la Réunion pour rassembler les matériaux nécessaires à l'élaboration d'une Flore de l'île, mais la publication par Jacob de Cordemoy d'un ouvrage de cette nature lui fit abandonner sans retour ce projet.

C'est alors que, par l'intermédiaire du secrétaire général de la Société Botanique, il fut mis en rapport avec l'éditeur Paul Klincksieck, déjà connu par des publications variées, en vue de discuter les possibilités d'établissement de la Flore de l'Aveyron. L'éditeur ne put qu'être séduit par la grande érudition botanique et par la débordante activité de son nouveau correspondant. Il venait précisément de recevoir le premier volume de la Flore illustrée des Etats-Unis et du Canada par Britton et Brown, comprenant à chaque page trois descriptions et trois figures d'ensemble correspondantes, et il avait conçu le désir d'entreprendre une publication similaire pour la France. L'idée lui vint de confier à l'Abbé Coste le travail de préparation et de rédaction de cet ouvrage important et il s'empressa d'adresser en communication le premier volume de l'ouvrage de Britton et Brown à son correspondant de Saint-Paul des Fonts afin d'avoir son avis sur l'opportunité d'une telle publication.

C'est qu'en effet la Flore de France de Grenier et Godron, parue en 1848, œuvre remarquable en son temps, mais privée de tableaux synoptiques et sans illustrations, ne suffisait plus. Gillet et Magne d'abord, Bonnier et de Layens ensuite, réalisèrent des ouvrages réduits à des tableaux synoptiques, mais du moins illustrés de nombreuses figures explicatives, rassemblées en 97 planches pour Gillet et Magne, réparties dans les tableaux synoptiques pour Bonnier et de Layens.

Mais un autre mode d'illustration plus directement représentatif et comportant une figure d'ensemble pour chaque espèce avait déjà la consécration d'un long usage, car de Lobel en 1591, les frères Bohin au début du XVIIe siècle, Gilbert de Lyon à la fin du XVIIIe siècle, l'avaient mis en pratique, mais avec des gravures sur bois très grossières et très incomplètes. Il était nécessaire de mettre ce mode d'illustration en rapport avec les procédés modernes. C'est ce qu'avait déjà réalisé Bentham pour la Flore de l'Angleterre et c'est ce que venait d'entreprendre Britton et Brown pour la Flore des Etats-Unis et du Canada. Le premier volume de cet ouvrage, que l'éditeur avait communiqué à l'Abbé Coste en 1896 comprenait 1425 descriptions et autant de vignettes.

Entre un éditeur expérimenté voulant aboutir et un prêtre profondément étranger aux choses commerciales, mais que séduisait la perspective de mettre sa grande expérience de botaniste au service de ses confrères, les pourparlers ne furent ni très longs ni très difficiles et ils ne se heurtèrent sérieusement qu'à la modestie de l'Abbé Coste. La préparation et la publication de la *Flore descriptive Illustrée de la France*, une fois décidée, il fallait tout d'abord organiser et discipliner le travail, établir rigoureusement le plan général de l'ouvrage, fixer son étendue et enfin proportionner les moyens à employer au but à atteindre.

Tout devait plier devant la nécessité imposée par l'éditeur de faire contenir quatre espèces par page, texte et figures. Cette nécessité est du même ordre que celle que s'imposent les poètes lorsqu'ils limitent leur pensée au cadre étroit d'un sonnet. S'il faut en croire les poètes, une telle limitation, en augmentant les difficultés à vaincre, aiguise les facultés de l'esprit et stimule le génie poétique. Il n'en est peut-être pas de même en matière scientifique ; ce n'est pas sans peine que l'abbé Coste se résigna, pour ne pas dépasser les limites fixées, à supprimer dans les descriptions de nombreux caractères assez importants et à réduire au minimum des notions sur les propriétés et les usages des plantes et des renseignements sur la synonymie. Il écrivait, le 1^{er} juillet 1899, en parlant de son éditeur : « Cet homme me paraît très exigeant et d'un caractère peu commode. » Mais, homme de volonté et de devoir, et désireux avant tout d'aboutir, il sut s'adapter aux règles imposées et, le 18 janvier 1900 il écrivait : « La Flore Descriptive Illustrée de la France va être désormais l'objet de mes soins.

Les débuts ont été longs et pénibles, il a fallu du, temps, des tâtonnements pour adopter le plan définitif. Mais enfin nous sommes fixés et d'accord avec l'éditeur qui s'occupe activement des dessins ».

Après les difficultés du début, une confiance réciproque était née ; l'auteur et l'éditeur rivalisaient d'activité, le premier dans son travail de rédaction, le second dans les lettres répétées qu'il écrivait à l'abbé Coste pour obtenir sans cesse de nouvelles parties du manuscrit ou des lots de plantes à confier au dessinateur.

Il ne s'agissait pas seulement pour l'auteur de fournir un simple travail de rédaction. L'établissement des tableaux synoptiques exigeait des soins particuliers et la mise en œuvre de qualités spéciales, en particulier une claire et lucide vision des matériaux à classer. Sur beaucoup de points, l'abbé Coste a fait œuvre personnelle, ce qu'il faut d'autant plus admirer qu'il se trouvait éloigné des grands centres scientifiques et que sa bibliothèque était nécessairement modeste malgré les sacrifices qu'il s'imposait pour l'enrichir. Mais il suppléait à tout par une activité inlassable.

Combien de fois, durant cette période, l'ai-je rencontré sur la route du village de Saint-Paul à la gare, partant pour une excursion botanique ou en revenant chargé de matériaux qu'il avait recueillis. Malgré son infirmité, il marchait toujours d'un pas rapide comme s'il avait hâte de classer dans son herbier personnel ses nouvelles trouvailles. Il allait aussi parfois à la gare pour retirer les colis que lui envoyaient des botanistes de tous les coins de la France. Toutes ces richesses s'ordonnaient dans son magnifique herbier qui occupait une pièce entière de son modeste presbytère et qui faisait l'admiration des visiteurs admis à y pénétrer et auxquels il fournissait, avec une bonne grâce charmante et une érudition jamais en défaut, des explications précises et lumineuses.

Il n'était étranger à aucune des phases évolutives de la botanique et, en particulier, il suivait avec attention les progrès de la géographie botanique. Je me rappelle une longue conversation que j'ai eue avec lui, sur le quai de la gare de Saint-Paul, et dans laquelle il m'expliquait les perturbations qu'apporte dans cette géographie botanique, la diffusion des graines par les chemins de fer.

Il eut l'excellente idée de demander à son ami et maître, notre éminent confrère, M Flahaut, en guise d'Introduction au premier volume de sa Flore, un chapitre particulièrement intéressant qui constitue un magistral tableau de la Géographie Botanique de la France.

L'œuvre une fois terminée, tous les savants en apprécèrent l'harmonie générale et l'importance pratique. Les récompenses et les honneurs vinrent trouver l'abbé Coste dans sa simple cure de village. En 1910, l'Académie des Sciences lui conférait le titre de Lauréat de l'Institut avec une première récompense importante, le prix de Coigny. Quelques années plus tard, l'évêque de Rodez lui décernait une distinction honorable et appréciée en lui donnant le titre de chanoine. Enfin, en 1923, à l'occasion du centenaire de Pasteur le gouvernement de la République lui conférait la Croix de la Légion d'Honneur, distinction particulièrement méritée et qui honore autant le ministre qui l'a accordée que l'infatigable chercheur qui l'a reçue. En 1924, l'Académie des Sciences voulut lui décerner un nouveau prix, le prix Jérôme Ponti. La lettre lui annonçant cette attribution ne parvint à Saint-Paul des Fonts que le jour même de la mort du chanoine Coste. Dans un pieux sentiment auquel nous rendons hommage, sa famille a voulu que le montant de ce prix s'ajoute aux souscriptions de ses amis et de ses admirateurs pour permettre l'érection de ce monument, où sa physionomie revit aux yeux de tous ses admirateurs et de tous ses amis, grâce au beau talent du sculpteur aveyronnais Marc Robert.

Dans les dernières années de sa vie, il était revenu à son premier dessein et avait rassemblé les matériaux nécessaires pour la publication d'une Flore complète du département de l'Aveyron. Il m'en entretint la dernière fois que je le vis, en septembre 1924. Je ne puis me rappeler sans émotion cette dernière entrevue. Il était déjà étendu par la maladie sur le lit dans lequel il

devait mourir quelques semaines plus tard. Il me dit que deux années lui seraient encore nécessaires pour achever cette Flore de l'Aveyron, et il me laissa comprendre qu'il savait bien que ces années ne lui seraient pas accordées. Il me fit comprendre aussi que les matériaux recueillis par lui pourraient difficilement être mis en œuvre par un autre. *Pendent opera interrupta*. L'œuvre qui avait été le rêve de sa jeunesse ne sera pas achevée. Mais s'il ne put consacrer au Rouergue, sa petite patrie, le monument qu'il avait conçu, le chanoine Coste a donné à la France une Flore qui, pendant de longues années, sera l'instrument de travail indispensable à tous les botanistes. Il n'en faut pas davantage pour honorer une vie de savant. Au nom de l'Académie des Sciences, je salue une dernière fois la mémoire d'Hippolyte Coste, qui fut deux fois son lauréat et dont l'œuvre vivra longtemps dans la pensée des hommes. A ce salut officiel, je tiens à ajouter l'expression personnelle de ma respectueuse admiration pour l'homme dont j'ai pu apprécier les éminentes qualités d'esprit et de cœur et dont tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher conserveront pieusement le souvenir.

Emile Borel

Membre de l'Académie des Sciences

Discours prononcé le mardi 16 août 1927 à Saint-Paul des Fonts pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire du chanoine HIPPOLYTE COSTE, botaniste.

Texte intégral extrait des Archives de l'Académie des Sciences, Paris.

Référence : INSTITUT.1927 – 24

Mis en ligne avec l'aimable autorisation de Madame le Conservateur en Chef du Patrimoine-Archives de l'Académie des Sciences.